



Le Refuge, Centre bouddhique d'études et de méditation
(<http://www.refugebouddhique.com>)

Extraits du Canon pāli, 6

KHUDDAKA NIKĀYA | Udāna

Visākhā sutta (Ud 2.9)

Ainsi ai-je entendu. En une occasion, le Béni demeurait près de Sāvathī au monastère de l'est, le palais de la mère de Migāra. Et en cette même occasion, Visākhā, la mère de Migāra, avait des affaires à traiter avec le roi Pasenadi Kosala qui ne se réglèrent pas comme elle l'aurait voulu. Donc en milieu de journée, elle alla vers le Béni, et étant arrivée près de lui, s'étant prosternée devant lui, elle s'assit sur un côté. Alors qu'elle était assise là, le Béni lui dit, « Alors, Visākhā, d'où viens-tu au milieu de la journée ? »

« Juste à l'instant, seigneur, j'avais des affaires à traiter avec le roi Pasenadi Kosala qui ne se sont pas réglées comme je l'aurais voulu. »

Alors, se rendant compte de la signification de ceci, le Béni s'exclama en cette occasion.

Toute sujétion aux autres est souffrance.

Toute indépendance est félicité.

Ce qui est détenu en commun apporte la souffrance,
car les liens sont difficiles à surmonter.

Kāḷigodha sutta (Ud 2.10)

Ainsi ai-je entendu. En une occasion, le Béni demeurait près de Anupiyā dans le Bois des manguiers. Et en cette même occasion, le vénérable Bhaddiya, le fils de Kāḷigodhā, alors qu’il allait dans un lieu sauvage, vers le pied d’un arbre, ou vers un édifice vide, s’exclamait de façon répétée, « Quelle félicité ! Quelle félicité ! »

Un grand nombre de moines entendirent le vénérable Bhaddiya, le fils de Kāḷigodhā, alors qu’il allait dans un lieu sauvage, vers le pied d’un arbre, ou vers un édifice vide, s’exclamer de façon répétée, « Quelle félicité ! Quelle félicité ! » et en l’entendant, la pensée suivante leur vint, « Cela ne fait pas de doute que le vénérable Bhaddiya, le fils de Kāḷigodhā n’apprécie pas de mener la vie sainte, car quand il était un maître de foyer il connaissait la félicité de la royauté, de sorte que maintenant, y repensant quand il va dans un lieu sauvage, vers le pied d’un arbre, ou vers un édifice vide, il s’exclame de façon répétée, ‘Quelle félicité ! Quelle félicité !’ »

Et donc ils allèrent vers le Béni, et étant arrivés près de lui, s’étant prosternés devant lui, ils s’assirent sur un côté. Alors qu’ils étaient assis là, ils lui dirent, « Le vénérable Bhaddiya, le fils de Kāḷigodhā, seigneur, quand il va dans un lieu sauvage, vers le pied d’un arbre, ou vers un édifice vide, s’exclame de façon répétée, ‘Quelle félicité ! Quelle félicité !’ Il n’y a pas de doute que le vénérable Bhaddiya, n’apprécie pas de mener la vie sainte, car quand il était un maître de foyer il connaissait la félicité de la royauté, de sorte que maintenant, en y repensant quand il va dans un lieu sauvage, vers le pied d’un arbre, ou vers un édifice vide, il s’exclame de façon répétée, ‘Quelle félicité ! Quelle félicité !’ »

Alors le Béni dit à un certain moine : « Viens, moine. En mon nom, appelle Bhaddiya, disant : ‘Le Maître t’appelle, ami Bhaddiya.’ »

Répondant, « Oui, seigneur, » au Béni, le moine alla vers le vénérable Bhaddiya, le fils de Kāḷigodhā, et étant arrivé il lui dit, « Le Maître t’appelle, ami Bhaddiya. »

Répondant, « Bien, mon ami, » au moine, le vénérable Bhaddiya, le fils de Kāḷigodhā, alla vers le Béni et, étant arrivé, s’étant prosterné, il s’assit sur un côté. Alors qu’il était assis là, le Béni lui dit : « Est-il vrai, Bhaddiya que – en allant dans un lieu sauvage, au pied d’un arbre, ou vers une demeure vide – tu t’exclames de façon répétée : ‘Quelle félicité ! Quelle félicité !’ ? »

« Oui, seigneur. »

« Quelle raison as-tu à l'esprit pour que – quand tu vas dans un lieu sauvage, vers le pied d'un arbre, ou vers un édifice vide – tu t'exclames de façon répétée : 'Quelle félicité ! Quelle félicité !' ? »

« Avant, seigneur, quand j'étais un maître de foyer, demeurant dans la félicité de la royauté, j'avais des gardes postés à l'intérieur et à l'extérieur des appartements royaux, à l'intérieur et à l'extérieur de la cité, à l'intérieur et à l'extérieur de la campagne. Mais bien que je fusse ainsi gardé, ainsi protégé, je demeurais dans la crainte – agité, méfiant, et avec la peur. Mais maintenant, quand je vais seul dans un lieu sauvage, vers le pied d'un arbre, ou vers un édifice vide, je demeure sans crainte, non agité, confiant, et sans peur – non concerné, non perturbé, vivant des dons des autres, avec mon esprit comme un cerf sauvage. C'est la raison que j'ai à l'esprit et qui fait que – quand je vais dans un lieu sauvage, vers le pied d'un arbre, ou vers un édifice vide – je m'exclame de façon répétée : 'Quelle félicité ! Quelle félicité ! »

Alors, se rendant compte de la signification de ceci, le Béni s'exclama en cette occasion.

Celui dans le cœur duquel
il n'y a pas d'agitation,
et qui a surmonté le devenir et le non-devenir,
celui qui est au-delà de la peur,
dans la félicité, sans peine aucune,
il est un de ceux que les *deva** ne peuvent pas voir.

Kamma sutta (Ud 3.1)

Ainsi ai-je entendu. En une occasion, le Béni demeurait près de Sāvathī dans le Bois de Jeta, le monastère d'Anāthapiṇḍika. Et en cette même occasion, un certain moine était assis non loin du Béni, les jambes croisées, le corps bien droit, supportant des douleurs violentes, aiguës et sévères, qui étaient le résultat d'un vieux *kamma** – avec *sati**, en attitude d'alerte*, sans souffrir. Le Béni le vit assis non loin, supportant des douleurs

violentes, aigües et sévères, qui étaient le résultat d'un vieux *kamma* – avec *sati*, en attitude d'alerte, sans être perturbé par elles.

Alors, se rendant compte de la signification de ceci, le Béni s'exclama en cette occasion.

Pour le moine qui a laissé tout *kamma* derrière lui,
secouant la poussière du passé,
ferme, non possessif, tel,
il n'y a aucune raison d'en parler à quiconque.

Nanda sutta (Ud 3.2)

Ainsi ai-je entendu. En une occasion, le Béni demeurait près de Sāvathī dans le Bois de Jeta, le monastère d'Anāthapiṇḍika. Et en cette même occasion, le vénérable Nanda – le frère du Béni, le fils de sa tante maternelle – annonça à un grand nombre de moines : « Je n'apprécie pas de mener la vie sainte, mes amis. Je ne peux pas continuer à mener la vie sainte. Abandonnant l'entraînement, je vais retourner à la vie ordinaire. »

Alors, un certain moine alla vers le Béni et, étant arrivé, s'étant prosterné devant lui, il s'assit sur un côté. Alors qu'il était assis là, il dit au Béni : « Seigneur, le vénérable Nanda – le frère du Béni, le fils de sa tante maternelle – a annoncé à un grand nombre de moines : 'Je n'apprécie pas de mener la vie sainte, mes amis. Je ne peux pas continuer à mener la vie sainte. Abandonnant l'entraînement, je vais retourner à la vie ordinaire.' »

Alors le Béni dit à un certain moine, « Viens, moine. En mon nom, appelle Nanda, disant : 'Le Maître t'appelle, ami Nanda.' »

Répondant, « Oui, seigneur, » au Béni, le moine alla vers le vénérable Nanda. Etant arrivé il lui dit, « Le Maître t'appelle, ami Nanda. »

Répondant, « Bien, ami, » au moine, le vénérable Nanda alla vers le Béni et, étant arrivé, s'étant prosterné devant lui, il s'assit sur un côté. Alors qu'il était assis là, le Béni lui dit : « Est-il vrai, Nanda, que tu as annoncé à un grand nombre de moines : 'Je n'apprécie pas de mener la vie sainte, mes amis. Je ne peux pas continuer à mener la vie sainte. Abandonnant l'entraînement, je vais retourner à la vie ordinaire' ? »

« Oui, seigneur. »

« Mais pourquoi, Nanda, n'apprécies-tu pas de mener la vie sainte ? Pourquoi ne peux-tu pas continuer à mener la vie sainte ? Pourquoi, abandonnant l'entraînement, vas-tu retourner à la vie ordinaire ? »

« Seigneur, alors que je quittais la maison, une fille des Sakyan* – la Belle du pays – m'a regardé, les cheveux à demi défaits, et m'a dit, 'Dépêche-toi de revenir, maître.' En repensant à cela, je n'apprécie pas de mener la vie sainte. Je ne peux pas continuer à mener la vie sainte. Abandonnant l'entraînement, je vais retourner à la vie ordinaire. »

Alors, prenant le vénérable Nanda par le bras – comme un homme fort pourrait plier son bras étendu ou étendre son bras plié – le Béni disparut du Bois de Jeta et réapparut parmi les *deva** du Ciel des trente-trois*. En cette occasion, environ cinq cents nymphes aux pieds de colombe étaient venues servir Sakka*, le chef des *deva*. Le Béni dit au vénérable Nanda, « Nanda, vois-tu ces cinq cents nymphes aux pieds de colombe ? »

« Oui, seigneur. »

« Que penses-tu, Nanda ? Qui est-ce qui est plus jolie, plus belle, plus charmante : la fille des Sakyan, la Belle du pays, ou ces cinq cents nymphes aux pieds de colombe ? »

« Seigneur, comparée à ces cinq cents nymphes aux pieds de colombe, la fille des Sakyan, la Belle du pays, est pareille à un singe cautérisé dont les oreilles et le nez auraient été coupés. Elle ne compte pas. Elle ne leur arrive pas à la cheville.

Il n'y a pas de comparaison possible. Les cinq cents nymphes aux pieds de colombe sont plus jolies, plus belles, plus charmantes. »

« Alors, réjouis-toi, Nanda. Réjouis-toi ! Je me porte garant que tu obtiendras les cinq cents nymphes aux pieds de colombe. »

« Si le Béni se porte garant que j'obtiendrai les cinq cents nymphes aux pieds de colombe, j'apprécierai de mener la vie sainte sous l'autorité du Béni. »

Alors, prenant le vénérable Nanda par le bras – comme un homme fort pourrait plier son bras étendu ou étendre son bras plié – le Béni disparut de la compagnie des *deva* du Ciel des trente-trois et réapparut au Bois de Jeta. Les moines entendirent dire, « On raconte que le vénérable Nanda – le frère du Béni, le fils de sa tante maternelle – mène la vie sainte pour obtenir des nymphes. On raconte que le Béni s'est porté garant qu'il obtiendra cinq cents nymphes aux pieds de colombe. »

Alors, les moines qui étaient les compagnons du vénérable Nanda s'adressèrent à lui comme ils l'auraient fait avec un domestique et une personne qui aurait été achetée : « On raconte que le vénérable Nanda est un domestique. On raconte que le vénérable Nanda a été acheté. Il mène la vie sainte pour obtenir des nymphes. Le Béni est son garant pour qu'il obtienne cinq cents nymphes aux pieds de colombe. »

Alors, le vénérable Nanda, humilié, honteux, et dégoûté de ce que les moines qui étaient ses compagnons s'adressaient à lui comme ils l'auraient fait avec un domestique et une personne qui aurait été achetée – partit demeurer seul, retiré, vigilant, plein d'ardeur, et résolu. En peu de temps, il atteignit le but suprême de la vie sainte pour lequel les membres d'un clan quittent avec raison le foyer pour la vie sans foyer, le connaissant et le réalisant par lui-même dans l'ici-et-maintenant, et il y demeura. Il sut que, « La naissance est terminée, la vie sainte accomplie, la tâche faite. Il n'y a plus rien d'autre à faire dans ce monde. »

Et ainsi le vénérable Nanda devint un autre des *arahant**.

Alors, une certaine *devatā**, à la dernière extrémité de la nuit, son rayonnement extrême illuminant entièrement le Bois de Jeta, s'approcha du Béni. Etant arrivée, s'étant prosternée devant lui, elle se tint debout sur un côté. Alors qu'elle se tenait là debout, elle dit au Béni, « Seigneur, le vénérable Nanda – le frère du Béni, le fils de sa tante maternelle – à travers le terme des effluents, a atteint l'affranchissement de la conscience et l'affranchissement par le discernement libres des effluents, les connaissant et les réalisant directement par lui-même dans l'ici-et-maintenant, et il y demeure. » Et dans le Béni, la connaissance suivante apparut : « Nanda, à travers le terme des effluents, a atteint l'affranchissement de la conscience et l'affranchissement par le discernement libres des effluents, les connaissant et les réalisant directement par lui-même dans l'ici-et-maintenant, et il y demeure. »

Puis, quand la nuit fut passée, le vénérable Nanda alla vers le Béni et, étant arrivé, s'étant prosterné devant lui, il s'assit sur un côté. Alors qu'il était assis là, il dit au Béni, « Seigneur, au sujet du fait que le Béni soit mon garant pour que j'obtienne cinq cents nymphes aux pieds de colombe : je libère le Béni de cette promesse. »

« Nanda, ayant appréhendé ta conscience avec ma propre conscience, je me suis rendu compte que 'Nanda, à travers le terme des effluents, a atteint l'affranchissement de la conscience et l'affranchissement par le discernement libres des effluents, les connaissant et les réalisant directement par lui-même dans l'ici-et-maintenant, et il y demeure.' Et une *devatā* m'a informé que 'Le vénérable Nanda, à travers le terme des effluents, a atteint

l'affranchissement de la conscience et l'affranchissement par le discernement libres des effluents, les connaissant et les réalisant directement par lui-même dans l'ici-et-maintenant, et il y demeure.' Quand ton esprit, à travers le terme des effluents, a été affranchi des effluents, j'ai alors été affranchi de cette promesse. »

Alors, se rendant compte de la signification de ceci, le Béni s'exclama en cette occasion.

Celui qui est sorti du borbier de la sensualité,
qui a écrasé l'épine de la sensualité,
qui a atteint le terme de l'illusion :
ce moine n'est perturbé ni par les plaisirs ni par les douleurs.

Glossaire

Attitude d'alerte : *sampajañña* en *pāli*.

Arahant : « celui-qui-est-digne » ou « celui-qui-est-pur », une personne dont l'esprit est libre des souillures et qui ainsi n'est plus destinée à une future renaissance. Un titre pour le Bouddha et ses Nobles disciples les plus élevés.

Ciel des trente-trois : le deuxième niveau des plans d'existence célestes (*tāvātimsa* en *pāli*).

Deva, devatā : littéralement, « celui-qui-brille ». Un être sur les niveaux subtils de la sensualité, de la forme et du sans-forme, qui vit sur des plans d'existence soit terrestres, soit célestes.

Jhāna : absorption mentale. Etat de forte concentration focalisée sur une seule sensation ou notion mentale.

Kamma : (1) action intentionnelle ; (2) résultats des actions intentionnelles. Forme sanscrite : *karma*.

Sakyan : personne qui appartient au clan *Sakya*, dont est issu le Bouddha.

Sakka : le roi des *deva* du Ciel des trente-trois (un autre nom de Indra).

Sati : capacité à conserver quelque chose à l'esprit.

